

58/2

AGENCE DE PRESSE PRINCIPALE
DU BRABANT WALLON
14
Tot.

Brabant

BULLETIN D'INFORMATION
de la
Fédération Touristique de la Province de Brabant



MENSUEL
*
10^e ANNÉE
*
N° 2
*
FÉVRIER
*
1958





La vallée du Train à Archennes (au fond l'hospice).

(Photo de Sutter.)

Paysages brabançons

1400 NIVELLES
 Place Albert 1^{er}, 1
 Tél. 057/22.77.58 - 22.41.48
 057/23.91.13.11

L'Abbaye de la Cambre

LORSQUE Séraphine Snoy, quarante et unième et dernière abbesse de la Cambre, ferma la fenêtre de son oratoire, un soir de mai 1796, la nuit lui parut particulièrement belle. Le silence était complet, la lune montait au-dessus des collines baignant le tranquille vallon où se serraient les bâtiments claustraux. L'air était tout empreint des senteurs de tilleul et la vie semblait s'être retirée de la Nature même. La source s'était tue pour que l'abbesse pût mieux entendre la voix de son Dieu dans son âme; aucun souffle ne descendait de la plaine en caressant la cime des arbres; aucun insecte ne bruissait, aucun oiseau ne remuait dans son nid; le silence de la forêt s'unissait à la paix de l'âme.

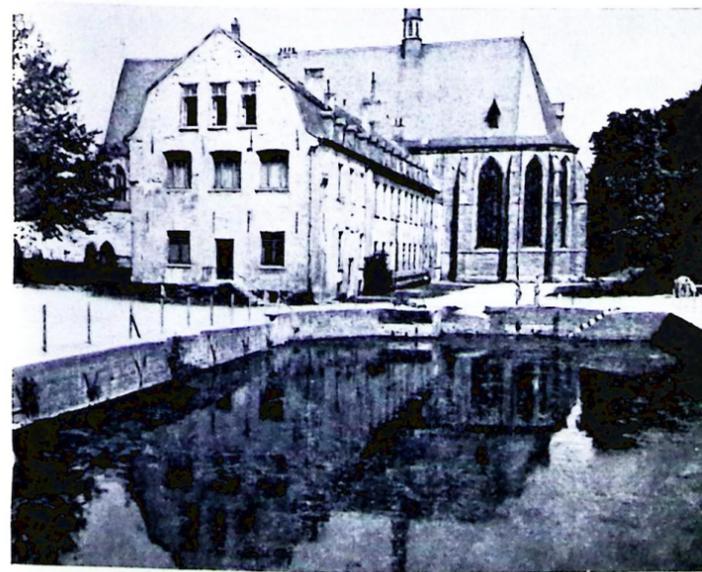
Silence et paix... N'était-ce pas ce qu'elle était venue demander à Dieu au fond de la sylve bra-

bançonne, loin de la ville, loin du monde? N'était-ce pas ce qu'était venue lui demander aussi, cinq siècles plus tôt, la bienheureuse Gisèle, fondatrice du monastère, en fixant son choix, selon le vœu de saint Bernard, « loin des hommes, dans la solitude des bois, dans quelque clairière, près d'une source jaillissante »? Dieu n'avait-il pas semé dans la grande forêt sonienne tant de retraites propices à ces hommes et ces femmes épris d'idéal et venant y cacher leurs prières et leurs méditations? Saint Bernard lui-même n'avait-il pas choisi Villers pour y porter le silence et la paix de ses moines?

Qu'il y avait loin de la « Camera Virginis » de la bienheureuse Gisèle, simple petit oratoire au fond du bois, à l'immense domaine de 87 hectares dont s'enorgueillissait aujourd'hui le monastère! Qu'il y avait loin aussi, de la Ville et de ses agitations, au portique de l'Abbaye où Séraphine Snoy, la bâtisseuse, avait fait graver ses trois églantines et derrière lequel fuyait la vallée où la rivière s'élargissait en étangs poissonneux et où tournait le moulin offert autrefois par le duc Henri I^{er} de Brabant. Lorsque le vent soufflait du Nord il apportait avec lui le son des cloches de la Ville, que celles de la chapelle redisaient, pardessus la forêt, aux monastères voisins: Rouge-Cloître, Groenendael, Villers...

De combien d'épreuves était jalonnée la longue route du Destin, tantôt droite et facile, tantôt sinueuse, tantôt bordée de fêtes et de chants, tantôt de ruines et de cris! Il lui semblait qu'un sort fatal eût fait osciller le vallon solitaire entre la paix de Dieu et le tumulte des armes.

Séraphine Snoy évoquait en son âme ardente les souvenirs, transmis de siècle en siècle par les quarante abbesses qui l'avaient précédée: Gisèle allant revêtir à Villers la cuculle blanche du bienheureux frère Godefroid; sainte Alice de Scarebeck qui, atteinte de la lèpre, vécut dans sa cellule, isolée des religieuses et qui supporta chrétiennement son martyre; Barbara de Tassis,



« Oasis de silence, plein de joie et de mélancolie... »

qui vit un matin de janvier 1569 le duc d'Albe venir insulter jusque dans sa retraite la veuve de sa victime, l'infortunée Comtesse d'Egmont; en 1681, le monastère brûlé et pillé par la soldatesque espagnole.

Tour à tour la forêt avait résonné du fracas des armes et du chant des offices. Les hommes y étaient venus poussés par la haine ou éclairés par la foi. Quelques-uns menés par le hasard de la route, tel ce jeune roi, tout enrubanné et le chef coiffé de plumes blanches, qui, un matin de juin 1673, descendit de la colline de Vleurgat avec quatre cents mousquetaires des plus nobles familles de France caracolant à ses côtés. Singulière confrontation que celle de ces guerriers en dentelle se rendant au siège de Maestricht et se découvrant au passage devant les moniales accourues au tintement des armes et dont les robes blanches et les failles noires s'inclinaient sous le porche du monastère !

Sans relâche, au cours des siècles, les moniales avaient lutté pour celui-ci et pour la Paix de Dieu. Chaque fois que l'orage s'était éloigné, le monastère s'était relevé de ses ruines et avait retrouvé le calme. L'incomparable élan mystique du XII^e siècle continuait d'animer ces femmes, humbles ou nobles, unies dans le pieux souvenir et la vénération du Saint qui avait illustré leur cloître et dont le corps reposait dans l'église, sous l'autel, du côté de l'épître : saint Boniface, enfant de Bruxelles, devenu Evêque de Lausanne, qui vint passer les dix-huit dernières années de sa vie terrestre dans l'Abbaye cistercienne.

SérAPHINE SNOY connut-elle, cette nuit-là, que son abbaye, si tranquillement couchée parmi les roses et les jets d'eau serait bientôt frappée à mort ? Soupçonna-t-elle que l'année ne s'achèverait pas sans que les religieuses soient chassées et dispersées, abandonnant derrière elles le vallon solitaire, les bâtiments et l'église ?

Le 20 octobre 1796 le monastère de la Cambre recevait, par décret de la République, ordre de dissolution.

**

La forêt insidieuse grimpa sur les vieux murs, s'infiltra dans les lézardes; les mousses et les lierres montèrent à l'assaut de l'église; les jets d'eau, réduits au silence, laissèrent à nouveau murmurer la source...

De l'autre côté, la Ville, jalouse, approcha doucement, l'enlaçant traîtreusement de ses bras.

La Nature et l'Homme reprenaient leurs droits: l'un et l'autre s'acharnaient contre le cloître que Dieu semblait avoir aussi abandonné. Bientôt la ville fut si proche qu'elle prit possession du vallon, pour y rejeter ceux qu'elle ne pouvait garder. En 1847 cinq mille mendiants et vagabonds, vaincus par la vie et qu'il fallait dissimuler, habitaient les bâtiments claustraux. Entre les murs vaincus par le temps et les hommes vaincus par la misère s'établissait une sorte de communion.

Lorsque la Ville poussa, victorieuse, jusqu'aux portes de l'asile ses plus belles artères il fallut donner aux enfants des plus hauts quartiers, dont les yeux amusés se collaient à la palissade entourant le « Val de Cambre » le spectacle plus stimulant de jeunes recrues à l'entraînement. Au clairon du Roi-Soleil répondaient aujourd'hui ceux des élèves de l'Ecole royale militaire.

D'abandon en abandon, les vieux bâtiments glissèrent jusqu'au seuil de l'abîme. La lutte s'achevait par la défaite de la forêt, entraînant avec elle celle des monastères. Mais Dieu ne voulut pas qu'ils disparussent tous. Le souvenir des pieuses femmes vivait encore dans le cœur de quelques Bruxellois, qui s'unirent pour reprendre la lutte et le défendre.

C'est ainsi qu'il y a vingt ans à peine, les bâtiments restaurés, l'église rendue au Culte et les jardins reflouris, furent ouverts au public.

Autour de la flèche grise de l'église, émergeant à nouveau de la verdure, les bâtiments claustraux s'ordonnent comme autrefois, gardant la trace des époques révolues, modestes ou fastueuses.

Source et jets d'eau y gazouillent à l'envi, charmes et tilleuls parfument les soirs d'été. Devant la balustrade de granit bleu meurt l'activité des choses utiles; derrière elle se réfugie l'innocence de ceux que l'immédiat n'étreint pas : les enfants jouent, les adolescents rêvent et les vieillards se souviennent.

Ilôt de verdure, oasis de silence, plein de joie et de mélancolie, l'oratoire de Gisèle est devenu le tranquille reposoir de la Cambre, où s'ébattent et nichent les oiseaux de l'antique forêt.

Suzanne JANSON-JOTTRAND.

Fastes et Splendeurs de la Cambre

UNE EXCEPTION A LA REGLE.

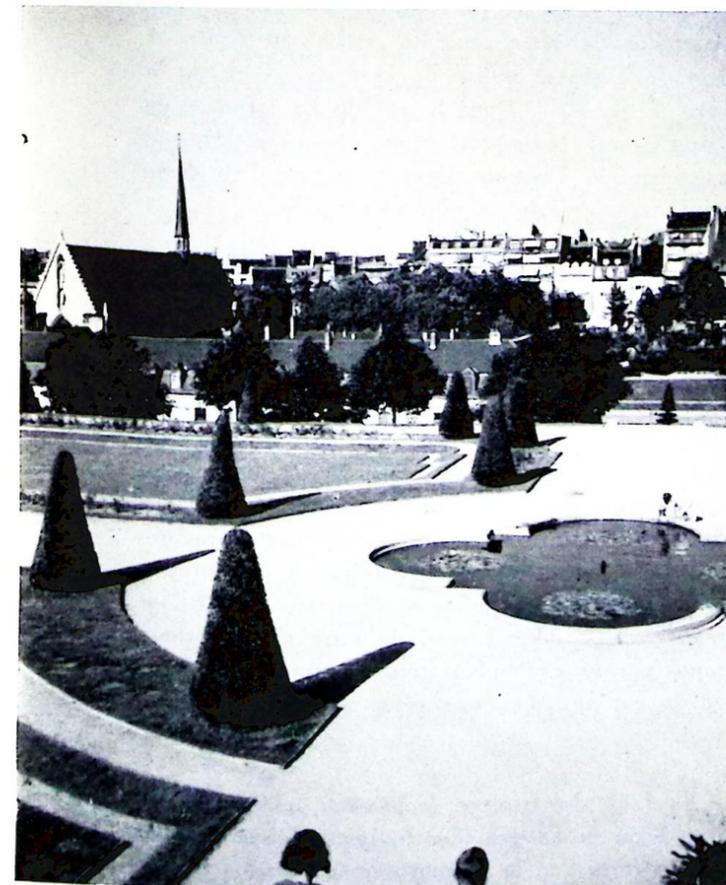
IL existe, dans l'agglomération bruxelloise, quantité de parcs. Bien situés, la plupart d'entre eux doivent, à leurs vallonnements, leurs accidents de terrains, leurs escarpements boisés, une part au moins de leur charme. Nous pensons, en écrivant ceci, au parc aménagé dans la vallée du Josaphat, à Schaerbeek, par l'architecte paysa-

giste Galoppin, l'échevin Fischer et l'ingénieur Bertrand. Nous pensons aussi à celui de Woluwé, à celui créé à Forest dans l'ancienne propriété Dudden, à celui du sauvage Wolvendael et à celui qui, à Anderlecht, porte le nom de la Reine au sourire.

Ces parcs, autrefois, ont peut-être servi de cadre à quelque château. Le site a été conservé, à peu près intact dans certains cas, mais les bâtiments qui en étaient le cœur rayonnant, le centre vivant, l'élément essentiel, ont disparu. Il y a cependant une exception à la règle : le val de la Cambre. Des jardins étagés descendent, de terrasse en terrasse, jusqu'à une pièce d'eau et une ancienne abbaye gardant, en dépit des siècles d'heurs et de malheurs, très grande et très noble allure.

UN PEU D'HISTOIRE.

Arthur Cosyn, dans un de ses articles, situait en l'an de grâce 1196 la fondation de l'abbaye de La Cambre. Tous les autres auteurs consultés parlent de 1201. C'est alors qu'une sœur de l'ordre de Saint-Benoît, appelée Gisla par les uns, Gisèle ou Gisèle par les autres, reçut du duc Henri I^{er} le Guerroyeur et de son épouse Mathilde de Bourgogne — au lieu dit « Pennebeek » — trois portions de terres incultes et de bois afin d'y construire un monastère en l'honneur de Dieu et de la Vierge. Les chanoines de Sainte-Gudule protestèrent mais la petite religieuse, grâce à l'appui de dom Charles, huitième abbé de Villers-la-Ville, eut raison contre eux. Jean, évêque de Cambrai, lui permit d'accepter la donation et de fonder un couvent sous la règle de Cîteaux et la paternité de l'abbé de Villers.



Des jardins étagés descendent de terrasse en terrasse, jusqu'à une pièce d'eau et une ancienne abbaye...

(Photo Storek C. G. T.)



Séraphine Snoy, dernière abbesse, 1757-1794.
Tableau de Fr. Jacquin.

(Coll. Limburg-Stirum)

Gisla, aidée de quelques compagnes et des convers cisterciens de Villers, se mit à l'œuvre et, bientôt, se dressèrent les premiers bâtiments du prieuré. Des seigneurs en quête d'œuvres pies procurèrent, aux religieuses, une partie des ressources indispensables et, vers 1240, le duc de Brabant ajouta, au domaine monastique, les étangs et le moulin d'« Elsele » ou Ixelles — dont l'étymologie signifierait, selon Carnoy, « maison des aulnes » —. Les étangs sont toujours là. Le moulin a disparu. Il s'élevait au bas de l'actuelle rue de la Brasserie en bordure d'un gros ruisseau qui, de nos jours, se rappelle de temps en temps au souvenir des habitants de la rue Gray, de la place Jourdan, de la chaussée d'Etterbeek, des rues de Liedekerke et de la Commune.

Les biens de la « Chambre de Notre-Dame » — c'est de la sorte que s'appelait primitivement le monastère — devaient s'étendre bien davantage encore au cours des décades suivantes. Ils s'agrandirent notamment d'une portion de la

forêt de Soignes, sur le territoire de Rhode-Saint-Genèse, avec quelques beaux étangs, très poissonneux.

En même temps que ses biens matériels, l'abbaye voit sa renommée s'étendre de plus en plus. Quittant Lausanne à la suite d'un conflit l'opposant à l'empereur Frédéric II, Saint-Boniface demande l'hospitalité aux religieuses de La Cambre qui l'accueilleront avec joie et parviendront à le retenir pendant 18 ans, jusqu'à sa mort survenue le 12 février 1266. Enfermés dans une châsse d'argent et de bronze doré, les restes du prélat seront gardés, jusqu'à la fin du XVIII^{me} siècle, dans l'église abbatiale.

A la même époque, La Cambre est le lieu de réclusion d'une sainte fille : Aleyde ou Alice de Schaerbeek. Ignace Baufays nous a conté, dans un ouvrage dont la publication remonte à 1945, l'existence de cette moniale entrée au cloître à l'âge de 7 ans et morte de la peste — ou de la lèpre — en 1250. Dans le val de La Cambre, la chapelle qui porte son nom, et qui s'élève en contrebas de l'avenue Demot, occupe l'emplacement de la cellule où elle vécut jadis.

Le temps passe. Les religieuses partagent leurs journées entre le travail manuel, la retraite, la prière, la pénitence. La règle cistercienne est rigoureusement observée. Elle se relâchera avec le temps. Les jardins entourant les bâtiments claustraux sont, aux dires des chroniqueurs de l'époque, fort bien entretenus. Un immense verger produit des fruits en abondance. Les étangs de Rhode-Saint-Genèse et ceux, tout proches, d'Ixelles ravitaillent les cisterciennes en poisson. La viande, la règle de Saint Bernard défend d'en manger. Elle défend aussi de faire plus de deux repas par jour. Pendant tout le temps de l'avent et du carême, ces deux repas sont réduits à un seul.

En 1381, des troupes de passage incendient une partie du monastère. Les bâtiments sinistrés sont reconstruits et, la parenthèse refermée, la vie reprend. L'abbaye, dont les armoiries sont « d'azur à la Vierge portant l'enfant, couronnée et nimbee d'or, et posant sur un croissant renversé de même », élargit son activité et ouvre des écoles

— bilingues — à Ixelles, Watermael, Uccle. Les novices admises à la profession ne sont plus exclusivement, comme auparavant, issues de la noblesse. Les religieuses admettent, dans leurs rangs, des filles de la bourgeoisie et du peuple.

Après un XV^{me} siècle paisible, l'abbaye va connaître, au temps des guerres de religion, une période difficile. A plusieurs reprises, les sœurs sont obligées de se réfugier à Bruxelles et, en 1578, les troupes espagnoles mettent le feu aux bâtiments, craignant que les Gueux ne s'en emparent et s'y retranchent après les avoir fortifiés. Philippe II, affecté par cette destruction, invita les cisterciennes à réintégrer le val et à reconstruire leur demeure. Ayant refusé de les aider de ses deniers, les religieuses ne purent mener ce travail à bien que sous le règne des Archiducs qui concrétisèrent leur sollicitude par des dons substantiels.

Cette épreuve passée, La Cambre se remet à vivre, à prospérer. Des abbesses issues des plus célèbres familles du pays : d'Egmont, de Tassis, de Grimberghe... président alors aux destinées de l'abbaye à laquelle sont promises bientôt de nouvelles tribulations... et quelques grandes surprises. Un jour, Louis XIV accompagné d'une brillante escorte rend visite à La Cambre. Quel honneur ! Mais ses troupes, dont la réputation est fâcheuse, suscitent moins de curiosité que de crainte. Par quatre fois, à l'annonce de leur approche, les religieuses désertent leur retraite pour se réfugier en ville. Certaines parties de l'abbaye sont dévastées.

Les tenaces moniales, la paix revenue, reconstruisent le monastère qui, loin de sortir appauvri de ses épreuves, est en possession de biens immobiliers d'une ampleur étonnante. La sainte pauvreté cistercienne est oubliée. L'abbesse de Grand-



L'abbaye à la fin du XVI^{me} siècle.

(Gravure insérée dans « Antiquitates » de Gramaye, 1606)

Vilain, en 1711, fait exécuter un splendide livre terrier conservé, de nos jours, à la Bibliothèque royale. La règle s'assouplit de plus en plus et des fêtes sont organisées dans l'enceinte abbatiale. Le 30 janvier 1759, les moniales jouent elles-mêmes une pièce de Molière : « *Le Médecin malgré lui* ». L'abbé Thibaut de Maissières, qui s'est fait l'historien de La Cambre, a retrouvé un programme de cette représentation où le rôle de Léandre, amant de Lucinde, était tenu par Dame Florence et celui de Sganarelle par Dame Adelaïde. Il y a trois ans, en jouant en ce même lieu « *La Belle au Bois* » de Supervielle, les comédiens de la Compagnie des Galeries n'ont fait que renouer avec ce surprenant passé !

Mais la fin est proche. La révolution française éclate en 1789. Le 17 décembre 1796, les religieuses sont contraintes de quitter le val. Déclaré bien national, l'abbaye est mise aux enchères publiques. Un trait de plume a suffi pour changer, à jamais, la destination de La Cambre.

DE L'ABANDON AU SAUVETAGE.

Raphaël De Coster, un moine défroqué de l'abbaye de Saint-Pierre à Gand, se rend acquéreur des bâtiments monastiques. L'acte est signé le 6 avril 1797. Restaurer et entretenir ce vaste

ensemble est une charge trop lourde. Raphaël De Coster s'en rend compte de très bonne heure et, le 1^{er} août 1798, il cède son bien à Michel-Jean Simmons, un carrossier bruxellois époux

d'une célèbre cantatrice, Melle Lange, brillante interprète de « Madame Angot ».

Michel-Jean Simmons a de grands projets. Il désire faire édifier, en ces lieux, une somptueuse villa. Mais, auparavant, afin de disposer d'un espace suffisant, il faut raser, aplanir... Une déconfiture financière l'obligea, fort opportunément, à renoncer à ce barbare dessein.

La vieille abbaye passe en de multiples mains et se ruine peu à peu. Les bureaux de l'Assistance publique s'y établissent. En 1810, ses bâtiments sont transformés en dépôt de mendicité. Une étrange et pitoyable humanité s'installe dans l'aristocratique demeure dont la misère est aussi poignante à voir que celle de ses nouveaux occupants. Et puis, un jour de 1872, quittant la rue de Namur, l'École Militaire prendra possession des locaux. Des générations de candidats officiers apprendront là l'art du commandement et de la guerre. Pendant deux ans, le Roi Albert fréquentera cette école d'où sortiront tant de jeunes officiers promis à un brillant avenir : le général Gallet, le premier Ministre Theunis, le général Thys, Emile Francqui, Jacques de Dixmude, etc.

Outre l'École Militaire, l'abbaye de la Cambre devait abriter l'École d'Application et le Service Cartographique de l'Armée. Ce dernier — devenu Institut Géographique Militaire — occupe aujourd'hui encore une partie des bâtiments. Une autre partie est réservée à l'Institut des Arts décoratifs.

Pendant la guerre de 1914-1918, les Allemands réquisitionnèrent La Cambre et cette affectation

forcée allait causer de nouvelles dégradations qui, s'ajoutant aux déprédations antérieures, devaient causer de vives inquiétudes parmi les passionnés d'archéologie, d'architecture, d'art, d'histoire et de pittoresque. Allait-on laisser l'ancienne abbaye à l'abandon ? Allait-on se laisser déprécier davantage encore ce magnifique ensemble ?

Dès 1907, la question avait été posée. La Commission royale des Monuments avait présenté, au Ministre, un projet de sauvetage. Jean d'Ardenne, le professeur Des Marez, Arthur Cosyn avaient lancé des cris d'alarme. « *C'est une relique que nous devons nous attacher à protéger avec soin.* » écrivait Arthur Cosyn dans le « *Bulletin officiel du Touring Club de Belgique* » du 1^{er} juin 1913, *si nous voulons que l'image de la patrie ne se traduise pas un jour par des cités sans caractère et sans poésie, où il n'y aura plus à montrer aux générations nouvelles que des demeures banales ou prétentieuses de parvenus.*

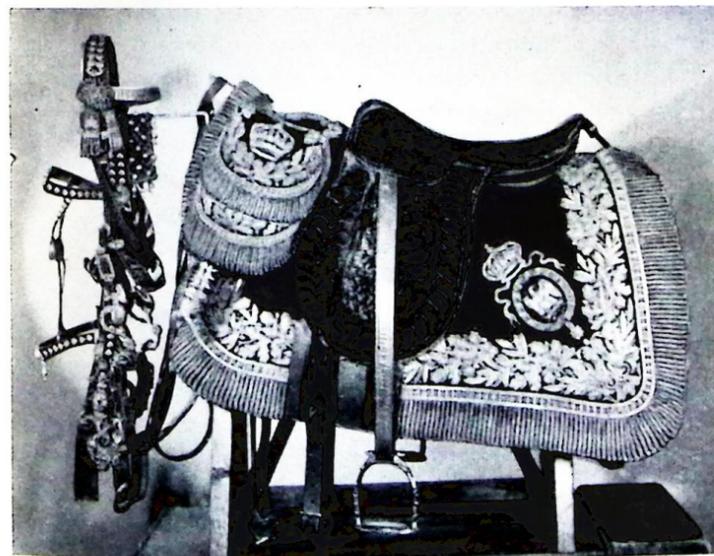
Le vœux d'Arthur Cosyn devait se réaliser en mars 1921, avec la création d'une « *Ligue des Amis de la Cambre* ». Remuante, celle-ci allait mettre les autorités devant leurs responsabilités. Le dossier de La Cambre sortit des tiroirs de l'Administration et les travaux de restauration furent entamés. Depuis, ils ont été poursuivis méthodiquement et, il y a cinq ou six ans, l'église — érigée en centre paroissial en 1927 — a été l'objet d'une attentive remise en état.

JOSEPH DELMELLE.

(à suivre.)

LE MUSÉE DE LA VOITURE

IL y a exactement soixante-dix ans que fut fondé, à Bruxelles, le premier Musée de la Voiture. C'est au cours de l'année 1887, en effet, qu'il prit place derrière les épaisses murailles de la Porte de Hal. Pour sa première acquisition, le Conservateur avait réussi un coup de



Selle de gala, rouge et or, ayant appartenu à Napoléon III.
(Copyright A.C.L.)

maître : un magnifique carrosse de prélat, en teinte vert sombre, datant du dix-septième siècle. Bouche bée, les visiteurs se pâmèrent d'aise, comme aussi — un peu plus tard — devant un traîneau de la même époque et un « whisky » de 1676, venu en droite ligne de Londres.

Il semble que, compte tenu de quelques acquisitions de moindre importance, les choses en restè-

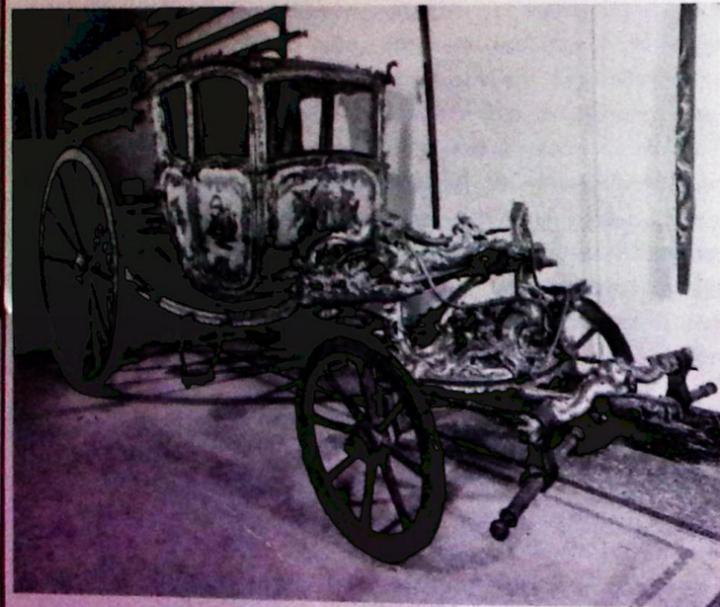
rent là. Jusqu'au moment où, en 1926, fut constituée par les derniers carrossiers bruxellois une Association qui s'intitula : « Les Amis de la Voiture ». Ceux-ci tinrent à honneur d'enrichir considérablement le Musée placé, cette année-là, avenue des Nerviens, en annexe des Musées royaux d'Art et d'Histoire. Ces trésors restèrent, hélas ! inconnus du public, parce qu'il n'y avait pas de personnel suffisant pour assurer la surveillance des salles.

Toutefois, le Musée recevait régulièrement de nouveaux dons, en particulier de MM. d'Ieteren, Jean Courtmans, Jean Scuvée, A. Driessens, L. Crieck et Robyns de Schneidauer. Des dons et des legs parvinrent aussi de la Famille royale de Belgique, du prince Napoléon, de plusieurs membres de l'aristocratie belge.

Aujourd'hui, cet ensemble, administré par M. Verbesselt, qui est attaché aux Musées, peut être admiré en quatre ou cinq salles, accessibles tous les jours (vendredi excepté) de 9 h. 30 à 17 heures.

La porte d'entrée. Une sorte de long corridor. A droite, des vitrines éclairent avec abondance des livrées rouge et or ou bleu de roi et argent, qui appartinrent au personnel de la famille de Liedekerke-Beaufort. Plus loin, de hautes et solides bottes que chaussaient, voici cent ans, les postillons du duc d'Arenberg : on imagine ceux-ci menant sur les routes la berline ducale, fouet claquant et grelots sonnants... Toutes proches, largement étalées, d'amples et chaudes pelisses de

cocher qui, sur l'impériale découverte, défiaient neige, gel et vent. A gauche du corridor, une série de bicyclettes de tous modèles, depuis l'antique draisiennne de la Révolution jusqu'au vélo-moteur de 1892 « ronflant » dans nos artères tranquilles et marchant... au pétrole ! A deux pas, d'autres ancêtres : une « automobile » 1900 qui nous fait sourire : manivelle pour la mise en marche du



Coupé de gala, style Louis XV, avec peintures dans le goût Boucher au vernis Martin. Travail français du XVIII^{me} s.

(Copyright A.C.L.)

moteur, cuivres rutilants, hautes portières, lanternes carrées, carrosserie de la « belle époque » aux lignes attendrissantes.

S'ouvre une salle encore où les vitrines contiennent grelots, boucles, brides, éperons ouvragés en provenance de l'Amérique centrale, selles de luxe — arabes, chinoises, mexicaines — qui sont de pures merveilles. Et encore, en sa parure de velours rouge sombre, rehaussée de broderies d'or passé, une selle de gala ayant appartenu à Napoléon III.

**

Tout ceci n'est, pourrait-on dire, qu'un hors-d'œuvre. Voici à présent la salle principale du

Musée. D'abord, une dizaine de traîneaux du dix-huitième siècle aux motifs capricieux : le traîneau, par exemple, du prince Lobkowitz, évêque de Gand de 1779 à 1794, portant à la proue une réduction du beffroi gantois; là, un autre traîneau qui s'agrémente d'un nègre couronné de plumes blanches toutes dressées; un autre encore, d'un lion s'élançant vers un coq battant farouchement des ailes.

Voici maintenant les pièces les plus représentatives, bien dignes d'inspirer le respect et de faire naître parfois la rêverie. D'abord, le carrosse de grand gala utilisé pour le mariage de Napoléon III et d'Eugénie de Montijo, confortablement suspendu sur ses solides courroies, en vernis noir, bordé d'or, intérieur tapissé de satin immaculé, avec écusson impérial sur les portières flanquées de massives poignées de cuivre. On voit sans peine, au sortir de Notre-Dame, l'Empereur au regard un peu perdu, l'Impératrice dans sa toilette éblouissante... Tout proche, le coupé de demi-gala qui, quelques mois plus tard, servit au baptême du Prince impérial. Plus loin, un peu lourd avec son fourgon à bagages et ses quatre couronnes royales, le coupé de voyage dont se servait Léopold I^{er} pour se rendre, par les grands-routes grossièrement pavées, à Ciergnon ou à Ostende.

Et la visite se poursuit : char à bancs de chasse pour les invités du duc d'Arenberg, élégant cab du dix-neuvième siècle avec vitre protégeant des intempéries et siège haut perché du cocher tenant les rênes légères par-dessus son maître; diligence de la région gantoise, aux teintes noires et jaunes, aux roues vermillon, avec lanterne d'avant, à deux chevaux, capable de transporter — pesante et lourde — ses vingt-cinq voyageurs de Gand à Eecloo ou de Gand à Selzaete. Il y avait parfois des relais pour changer les bêtes épuisées; on s'arrêtait aux auberges principales pour prendre le courrier ou embarquer des voyageurs. Ceux-ci, en hiver, se serraient les uns contre les autres pour ne pas trop souffrir du froid; en été, l'intérieur de la patache, sous les rayons du soleil, était transformé en étouffoir.

Apparaît à présent un de nos premiers Trams-ways bruxellois à traction chevaline. Dans nos

rues alors paisibles, il circulait vers les années 1890, tout en jaune clair, avec de belles lignes blanches. Celui-ci est immatriculé sous le numéro 7 et porte l'inscription qui nous étonne quelque peu « Voies ferrées belges ». Contemplant-le d'un peu plus près. Sur la plate-forme, est installé le conducteur, rênes et fouet en mains : pas de vitre évidemment pour le protéger de la pluie ou du froid. Quant aux portes à glissières, telles que nous les connaissons aujourd'hui, on n'en avait alors aucune idée. Un étroit escalier en colimaçon mène à l'impériale où, nez au vent, moustaches en bataille, les messieurs prenaient place, tandis que les dames, elles, s'installaient prudemment à l'intérieur sur des coussins de velours grenat que la Compagnie mettait gracieusement à leur disposition. A son bord, le véhicule pouvait prendre quarante usagers. Comme on n'était pas à cheval sur le règlement, en ce temps-là, le conducteur s'arrêtait — l'heureux temps ! — sur simple demande.

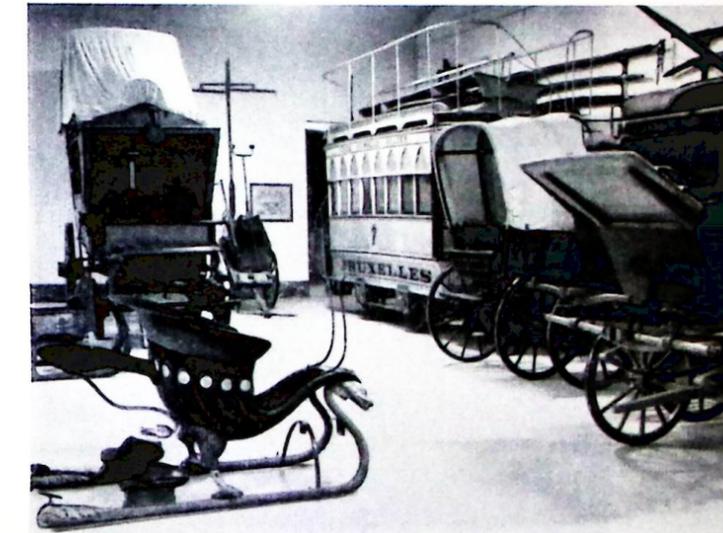
Admirons encore une voiture hollandaise de mariage, utilisée vers 1887, dans la province de Gueldre : elle fait involontairement penser à quelque transport du lointain Far-West. Là, un break du début de ce siècle qui fit longtemps du service dans la campagne anglaise. Ici, n'ayant rien perdu de sa belle allure, un de ces élégants mail-coach jaune et noir, découvert, tiré par quatre ou six chevaux lancés au trot, qui figura peut-être, tout paré de fleurs et de jeunesse, à quelque Long-champ-fleuri de Bruxelles, sous les yeux admiratifs de la foule. Là encore, des calèches légères avec leurs minces roues caoutchoutées; un spider de classe...

Je m'arrête devant un véhicule curieux : la lourde et sombre « Zottekoech », avec barreaux et vitres dépolis, qui servit longtemps au transport des aliénés de l'hôpital de Bruxelles. Et voici le contraste : un ravissant coupé de gala, jaune et or, sorti tout neuf du dix-huitième siècle, comme si c'était d'hier, avec ses glaces biseautées, ses attri-

buts mythologiques de l'époque de Louis XV, ses peintures dans le goût de Boucher.

**

L'exigüité des salles n'a encore permis aux animateurs du Musée de la Voiture de sortir que la moitié des pièces. Un peu de patience. Bientôt,



Quelques pièces figurant dans la grande salle d'exposition du musée : à gauche, une vieille diligence flamande; à droite, un tramway bruxellois à impériale (1890), une voiture hollandaise de mariage.

(Copyright A.C.L.)

les visiteurs pourront contempler un impressionnant ensemble de voitures acquises ou en dépôt, parmi lesquelles figureront les magnifiques voitures de gala et les somptueux équipements de la Cour de Belgique.

Cependant, tel quel, le Musée offre d'ores et déjà une très belle collection de tous genres et de tout calibre. Jeunes et adultes, les visiteurs, en les contemplant, sentiront naître en eux plus que de la simple sympathie : un vif intérêt.

Pierre GIRAUD.

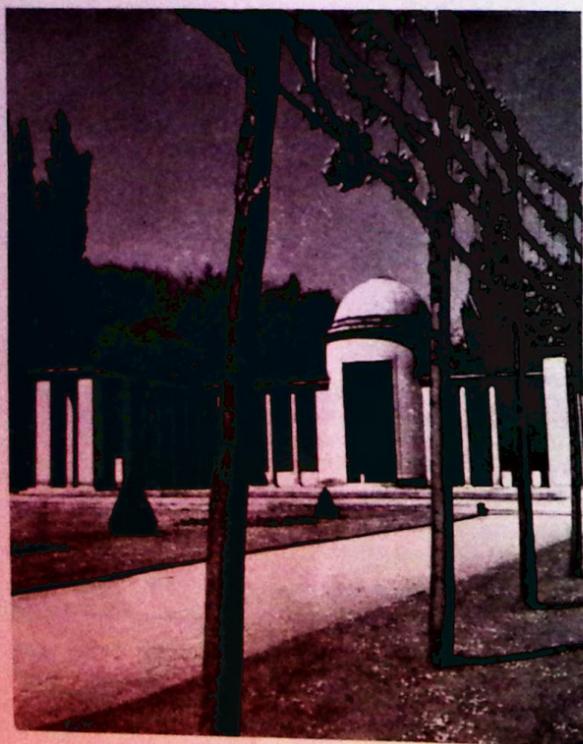
MIDIS DU TOURISME

9 DECEMBRE 1957.

Tour du monde en Brabant

par M. M. BERGÉ.

M. J. Janson rappelle au public les causeries historiques données précédemment à la Fédération par M. Bergé, qu'il présente aux nouveaux adeptes du tourisme brabançon. Il est cette fois question de tour du monde. En cette fin d'année 57, quoi de plus naturel, à la veille de l'Expo 58, rendez-vous universel, aussi au moment où on lance à grand fracas un film géant sur le Tour du Monde en quatre-vingts jours de Jules Verne.



Bruxelles (Laeken). — Mémorial Reine Astrid.

(Ph. De Meyer — C.G.T.)

M. M. Bergé ne prendra par quatre-vingts jours, même pas quatre-vingts minutes, il n'ira pas bien loin non plus, puisqu'il restera dans les limites de notre province.

Mais on sera stupéfié de constater que dans ce microcosme de l'histoire, la plupart des pays des deux Continents sont représentés. Le conférencier va donc nous conduire en zig-zag à travers le Brabant selon un itinéraire plutôt fantaisiste, car rappelons-le, c'est l'histoire et non la géographie qui en décide.

Ayant un nombre considérable de très beaux clichés à sa disposition, M. M. Bergé les a classés par pays. Mais

avant de nous mettre en route, essayons d'expliquer le pourquoi de ces souvenirs de tant de pays différents. En tout premier lieu, faut-il même le rappeler, les dominations étrangères que connut la Belgique, puis le fait que notre pays est un carrefour de l'Europe, ensuite les souvenirs laissés par les expositions internationales antérieures, et enfin d'autres apports dus aux circonstances les plus variées.

Nous voici donc prêts à partir à la suite d'un guide très érudit, qui sur chaque monument, chaque site passant sur l'écran, aura un renseignement caractéristique, une anecdote amusante, un souvenir pathétique à donner, de telle manière que malgré une certaine disparité dans la présentation l'intérêt ne faiblira pas un instant.

Enumérer tout ce qui défila sous nos yeux serait refaire la causerie de M. M. Bergé. Tel n'est pas notre but nous nous contenterons de citer l'essentiel.

Les souvenirs français sont les plus nombreux et nous font passer dans les endroits les plus divers de la province. Les auditeurs n'auront aucun mal à retrouver les faits ou les personnages dont il fut question. Pour les autres il y a là matière à un jeu de devinettes qui ne manquera pas d'agrément.

Citons donc à la file Hal, Rixensart, Waterloo, Laeken, Gaesbeek, la Grand'Place de Bruxelles et Sainte Gudule, Genval, Wavre, Sept-Fontaines.

Les Anglais s'arrêteront à la Fontaine du Sablon, au Q. G. de Wellington, à Waterloo. Le monument de Léopold Ier à Laeken leur rappellera celui de Walter Scott à Edimbourg et au Palais d'Égmond ils retrouveront la réplique du Peter Pan de Londres.

Les Hollandais : C'est Erasme à Anderlecht et le joli pavillon du Parc de Wolvendael à Uccle. Souvenirs italiens : Le Jean de Bologne de Laeken, le tombeau Spinola à la Chapelle, son souvenir à Rixensart, Bombarda à Machelen.

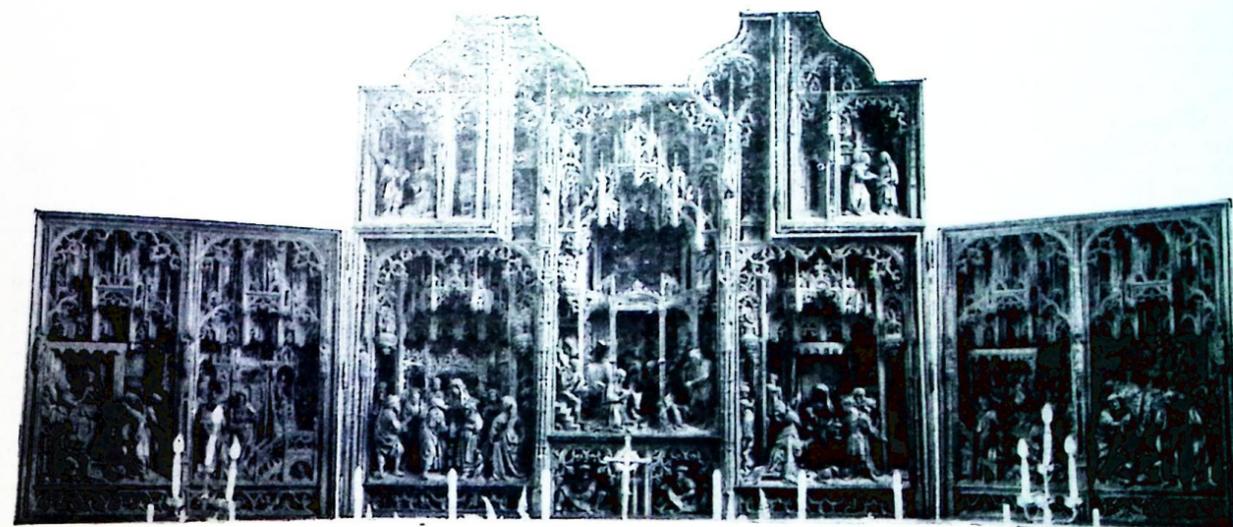
Un souvenir suédois, mais bien émouvant : le monument de la Reine Astrid.

Puis encore la Hongrie évoquée à Alsemberg, l'Espagne à Ixelles, la Russie à Uccle (église orthodoxe de l'avenue Defré.)

Passons en Afrique. L'Égypte, c'est le panorama du Caire, le Congo, c'est bien entendu Tervuren. Le Mexique, c'est Bouchout et l'épilogue de la lamentable tragédie. Le Japon et la Chine sont représentés à Laeken (Tour Japonaise et Pavillon Chinois. Enfin l'Inde, mais oui, c'est le tombeau en style hindou du Comte Goblet d'Alviella à Court-St-Etienne.

En une bonne demi-heure nous avons abattu pas mal de chemin, pérégriné sous bien des ciels différents, ranimé toutes les aspirations de notre jeunesse.

La conclusion que tire M. M. Bergé de ce voyage autour de la terre, est un message d'entente, d'union, de paix et de compréhension universelle. Ces paroles élevées sont saluées par de vifs applaudissements que M. J. Janson ratifie par les remerciements de la Fédération.



Lombeek-Notre-Dame. — Le retable de la Vierge.

(Photo de Sutter)

16 DECEMBRE 1957.

"Hoogtepunten uit de Brabantse altaaronij kunst der late middeleeuwen"

par M. H. DE SMEDT

Licencié en histoire de l'art et d'archéologie.

M. J. Janson présente au public, trop peu nombreux hélas, M. H. de Smedt qui, pour le premier Midi en langue néerlandaise, vient nous parler de quelques «Sommets de l'art des retables brabançons à la fin du Moyen Âge». Dans une très belle langue et avec beaucoup de clarté dans l'exposé, il analyse quelques-uns des plus beaux retables que nous possédons encore.

De superbes clichés facilitent sa tâche. Il aurait voulu nous en montrer bien davantage, mais des difficultés techniques l'en empêchèrent.

Bien des sculpteurs de retables, qui aidèrent à la diffusion et à la renommée de notre art en même temps que nos grands peintres primitifs flamands, sont anonymes. L'ancien duché de Brabant dont les «tailleurs d'images» étaient particulièrement réputés, possédait de nombreux ateliers dans les grandes villes telles que Bruxelles, Anvers, Malines et Louvain. Principalement dans les deux premières, entre 1450 et 1530, un nombre considérable de retables furent exécutés. Beaucoup ont disparu. Il en reste cependant, notamment à Léau et à Hakendover qui méritent une visite.

6 JANVIER 1958.

La cuisine belge

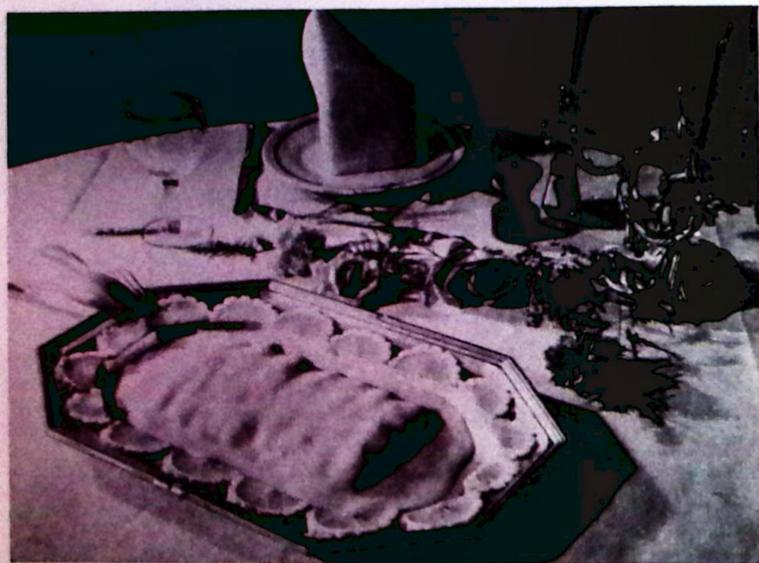
par M. GASTON CLEMENT.

L'annonce de ce Midi a provoqué un vif mouvement de curiosité, surtout parmi nos auditrices ce qui est bien naturel. Les ménagères qui écoutent régulièrement les émissions de l'I.N.R. ou lisent les recettes dans «Le Soir»,

ont voulu voir leur guide es sciences gastronomiques. C'est aujourd'hui chose faite. M. J. Janson conduit à la tribune un homme au sourire malicieux, un humoriste à n'en pas douter.

Il le présente à l'assemblée et dit le rôle important de la gastronomie. Celle-ci s'honore de grands noms. Celui de M. G. Clément s'inscrit certainement à la suite de ceux qui illustrent l'art culinaire.

M. Janson rappelle les ouvrages écrits par M. G. Clément et notamment le dernier en date. « Gastronomie et Folklore ». Des préfaciers, hommes de lettres de renom tels que MM. Van Damme, Haulot et Ch. d'Ydewalle ont tenu à dire l'estime en laquelle ils tenaient les ouvrages du conférencier de ce jour, à qui M. Janson cède la parole.



Chicorées-witloof à la royale.

(Cliché O.N.D.A.H.)

M. G. Clément se défend d'être conférencier et ira même jusqu'à exprimer la crainte d'endormir son auditoire. Mais nous avons dit que nous avons affaire à un humoriste.

Reproduire ici tout ce qui a été dit d'intéressant, d'amusant, de pittoresque est chose impossible. Il faudrait tout reprendre. Mais comme M. Janson, lorsqu'il remercia le conférencier, lui proposa de faire paraître dans notre bulletin un ou plusieurs articles sur le sujet qu'il avait si magistralement développé, proposition ratifiée par les applaudissements des auditeurs, il suffira à nos lecteurs

d'user d'un peu de patience. Nous nous en voudrions de piétiner les plates-bandes du jardin qui appartient en propre à M. G. Clément, mais il nous faut cependant résumer brièvement, en attendant mieux et plus complet, et donner un pâle reflet de cette si agréable demi-heure passée en compagnie d'un éminent spécialiste.

Le conférencier commence par nous dire toute l'importance qu'il faut donner à une bonne table et un bon gîte. Si le touriste se souvient d'un beau site, d'un beau monument, il se souvient encore mieux d'un bon repas pris en cours de route.

Si tous les pays ont des spécialités culinaires dont il font grand cas, nos provinces peuvent aisément supporter la comparaison. Qu'il s'agisse de plats locaux, de boissons, de friandises, nous avons de quoi contenter les plus difficiles. Si nous faisons rapidement le tour de nos provinces, nous constatons que, aussi bien en Hollande qu'en Wallonie, les plats les plus variés et les plus succulents tenteront les gourmets et surtout les gourmands. Depuis les temps les plus reculés, nos poissons, nos jambons, nos tartes jouissent d'une renommée qui dépasse les frontières. La Belgique, terre de plantureuses ripailles, patrie des Frères de la Bonne Trogne, conserve une réputation établie de longue date. Et Monsieur Gaston Clément de nous parler de poulets de Bruxelles, de chœsels au Madère, de tripes à l'djote, de carbonades, de boudins de toutes sortes, de quoi vous faire venir l'eau à la bouche. Un gros livre n'y suffirait pas.

Ici nous touchons au folklore. Le conférencier nous ramène au temps où une « Cens » avait une valeur marchande. Tout ce que les gosses pouvaient se procurer pour quelques centimes dépasse l'imagination : jujubes, lacets en pâte de réglisse, diables mous, cornets de sirop, les carabiches, etc. Tout cela appartient au passé et va rejoindre les plantureuses kermesses aux boudins, les parties de boules et de tir à l'arc arrosées de faro et de gueuze-lambic, les marchands de caricoles, de patates à casaque, de sprots et d'œufs durs qui étaient le complément solide de ces agapes populaires.

M. Gaston Clément conclut sur cette note pittoresque et est longuement et chaleureusement applaudi. Le conférencier qui se défend d'en être un a vraiment conquis son public.

Nous attendons tous avec impatience qu'il couche sur le papier ses innombrables souvenirs, depuis l'époque où il était au service du Grand Roi Léopold II jusqu'aux jours, ou prisonnier de guerre, il reconforta certainement ses camarades de captivité en leur fournissant des recettes magiques pour améliorer le pauvre rata, qui devait assurer leur maigre subsistance.

Ces souvenirs ne feront que renforcer celui que garderont tous les auditeurs de la si agréable causerie de ce jour.

L. P.

PROGRAMME DES MIDIS DU TOURISME

Février 1958

- 3 Spa, cette inconnue des Bruxellois, par M. G. BARZIN, directeur du service touristique de Spa.
- 10 Poésie ardennaise. Film présenté par M. G. DOPAGNE, Secr. Gén. de l'Association des Ecrivains belges.
- 17 Vilvorde, terre d'art et d'histoire, par M. M. BALOT du R.A.C.B. (dialogue avec M. Vander Burght).
- 24 Averbode (en flamand), par M. VANDENBERGH du V.T.B.
- 3 mars : La Maison de Bellone et le quartier Sainte-Catherine par M. L. VAN ACKER, de la Société de l'Ommegang.

EXPO 58

LE PAVILLON DU GÉNIE CIVIL



Un complexe des plus grandioses de l'Exposition Universelle et Internationale de Bruxelles 1958 sera celui du GENIE CIVIL et des EDIFICES ET HABITATIONS.

Ces deux groupes représentent pratiquement tout ce qui regarde la construction en Belgique.

Le GENIE CIVIL qui a fait appel aux services de l'Architecte J. Van Doosselaere et l'ingénieur conseil A. Paquart a pour thème : « La Victoire du Génie belge sur la nature ».

Voici quelques caractéristiques de cette importante participation : sur son emplacement sera édifiée une carte en relief de la Belgique à l'échelle 1/3500 situant de façon concrète les principaux ouvrages d'art ainsi que les principales ressources naturelles et industrielles du pays, liées au domaine de la Construction.

Le Pavillon du Génie Civil se compose des différentes parties suivantes :

1. — PASSERELLE SUSPENDUE.

Passerelle située à environ 5 m. au-dessus de la carte de Belgique.

Largeur utile 2,50 m.

La dalle en béton armé renforcée par les garde-corps métalliques forme une poutre horizontale de 55,60 m. de portée résistant à la poussée du vent sur la foule.

2. — SUSPENTES.

Les seize suspentes destinées à accrocher la passerelle à la flèche ont des longueurs comprises entre 10,67 m. et 23,65 m.

3. — FLECHE.

Poutre à encorbellement de 80 m. de longueur.

La flèche est conçue comme poutre d'égale résistance, c'est-à-dire que la variation de section est telle que la compression maximum du béton est atteinte simultanément sur quasi toute la longueur.

4. — PIED CENTRAL.

Constitue la prolongation de la flèche oblique vers la fondation.

Section variable aboutissant au niveau de la semelle, à un triangle de 3,13 m. de base et de 1,50 de hauteur.

5. — SALLE SUSPENDUE.

Située également à environ 5 m. au-dessus du sol.

Forme triangulaire de 28 m. de côté.

Dalle en béton armé de 12 cm. d'épaisseur portée par six poutres rayonnantes dont la hauteur totale varie de 0,85 m. à 2,00 m.

6. — COUPOLE.

La salle suspendue est couverte d'une coupole en béton armé de 6 cm. d'épaisseur minimum.

7. — BEQUILLES.

La stabilité transversale de l'ensemble de la construction est assurée par deux béquilles qui, avec le pied central, constituent un trépied.

8. — FONDATIONS.

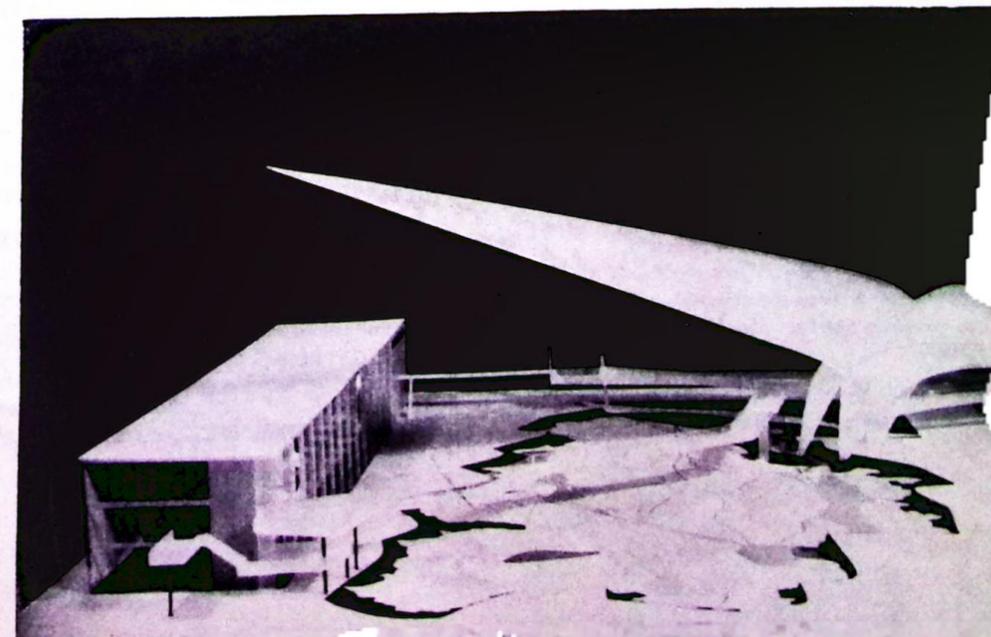
Pieux Franki.

Sous le pied central : 14 pieux dont 4 pieux verticaux et 10 pieux inclinés.

Sous chaque béquille : 7 pieux inclinés.

Les trois semelles sont réunies par des tirants en béton armé équilibrant une partie des réactions horizontales transmises par la superstructure.

La réalisation
audacieuse
du Génie Civil.



EXCURSIONS - VISITES - ITINÉRAIRES

CALENDRIER TOURISTIQUE ET FOLKLORIQUE Février 1958

BRUXELLES 15 : Au Théâtre Royal de la Monnaie : Bal paré et travesti.

DIEST 19 : Grande foire aux chevaux et foire commerciale.

LOUVAIN 2 : Fête patronale de l'Université — Messe solennelle en l'église Saint-Pierre à 10 heures. — Cortège.

LOUVAIN 9 : Pottekensmarkt — Traditionnelle kermesse à l'occasion du pèlerinage de Sainte-Appoline.

NIVELLES 23 : 56^{me} Grand cortège carnavalesque — Sortie des géants.

U. C. A. IXELLES nous communique

LUNDI 3 février à 15 h., « Visite guidée du Théâtre du Parc ». Réunion : 14 h. 15, 3, rue de la Loi. Nombre limité de participants. Inscription au secrétariat.

EXCURSIONS DE LA LIGUE DES AMIS DE LA FORET DE SOIGNES

données à titre documentaire

1) Place Wiener, Etang du Moulin, Vuylbeek, Petite Espinette, repas : *Au Cheval Blanc*, Grasdelle, Drève Van Kerm, Pont des Chats, Boitsfort.

2) Auderghem, Boulevard du Souverain, Rouge Cloître, Notre-Dame-au-Bois, repas : *Chez Istas Frères*; Chemin des Loups, Drève du Tambour, Boitsfort.

3) Boitsfort. Place Wiener, Diependelle, Blankedelle. Notre-Dame-au-

Bois, repas : *Chez Istas Frères*, Chemin des Loups, Drève du Tambour, Boitsfort.

4) Boitsfort, Place Wiener, Sentiers des Merles et des Mugnets, Chemin de Velleda, Notre-Dame de Bonne Odeur, repas : *Au Beau Site*, Vallons des Chênes et du Caudaelput, Blankedelle, Sentier des Pins, Diependelle, Boitsfort.

LES AMIS DE LA NATURE

Section de Bruxelles

Local : 37, Parvis de Saint-Gilles

ACTIVITES DE PLEIN AIR — FEVRIER

DIMANCHE 2 - R.V. Place Rouppe à 9 h. 15. En vicinal jusqu'à la Grande Espinette. Itinéraire : Avenue Brassine Gaillemarde, Bas-Ransbeek, Ohain (déj.), Bois de Paris, Bois de Couture St-Germain, La Lasne, Plancenoît. Retour en vicinal.

DIMANCHE 9 - R.V. Entrée du Bois de la Cambre à 9 h. 30. Itinéraire : Sentier du Boeq, Etangs des Enfants Noyés, Sentier du Vuylbeek, Petite Espinette (déj.), Grasdelle, Arboretum de Groenendaël, Drève du Relais des Dames, Rouge-Cloître, Auderghem.

DIMANCHE 23 - R.V. à 9 h. Place de Luxembourg (Q. Léopold). En autobus jusqu'à Neerysse. Itinéraire : La Dyle, Vieux Heverlé, Les Eaux Douces (déj.), Forêt de Meerdael, Weert-St-Georges. Retour en autobus.

AVIS — CONCERTS REDUCTION SUR LE PRIX DES PLACES

En la salle des Concerts du Conservatoire royal de musique de Bruxelles:

MARDI 4 FEVRIER 1958 à 20 HEU-

RES : *Répétition Générale des Concerts d'Echange* que des lauréats du Conservatoire Royal de musique de Bruxelles donneront à Cologne et à Munich.

Au programme: œuvres de Beethoven, Absil, Liszt, Corelli, Paganini, J. Jongen, Wieniawsky, Mozart, etc. pour piano, violon et chant.

MARDI 11 FEVRIER 1958, à 20 HEURES : *Concert d'Echange* donné avec le concours de lauréats du Conservatoire de musique d'Amsterdam.

Au programme: œuvre de J. S. Bach, Tartini, Ravel, Prokofieff, Kox, Debussy.

PRIX DES PLACES : Dix (10) francs par place et par soirée pour les membres de la Fédération Touristique de la Province de Brabant.

VISITES DOCUMENTAIRES DU TOURING CLUB ROYAL DE BELGIQUE

SAMEDI 1^{er} FEVRIER - Les Installations de la Gare du Midi.

JEUDI 6 FEVRIER - La Gobeletterie Dur-O-Bor à Soignies.

LUNDI 10 FEVRIER - La Fromagerie Franco-Suisse.

JEUDI 13 FEVRIER - Les Usines Mercedes-Benz à Malines et une culture d'orchidées à Wavre-Notre-Dame.

SAMEDI 15 FEVRIER - La Régie des Télégraphes et des Téléphones.

DIMANCHE 16 FEVRIER - Les Installations de P.L.N.R.

MERCREDI 19 FEVRIER - L'Office des Chèques Postaux.

JEUDI 20 FEVRIER - Les Etablissements Van Berkel.

Pour renseignements complémentaires, consultez le bulletin du T.C.R.B. du 1^{er} janvier 1958.

CONTACTS

NOELS BRUXELLOIS

Vous avez aimé le récent livre de Rosa Hardouin : « *Au Pays de la Scholle* » où l'auteur vous contait d'une manière charmante des histoires de gosses d'un quartier typique de la capitale. Voici d'autres reflets bruxellois qui, traités d'une plume identique, ne vous plairont pas moins. Rosa Hardouin, inspirée par l'action de « *Noël dans la Cité* » s'est demandé comment le bon peuple de Bruxelles recevait le message « noëllique » et elle a découvert un monde insoupçonné : celui des âmes simples.

Vous serez émus, touchés, ravis, autant que par « *Au Pays de la Scholle* ».

Vous sentirez passer un souffle de poésie sur des êtres qui en paraissaient aussi éloignés que les bergers de Bethléem autrefois.

Cet album abondamment illustré de très belles photos que nous devons au Commissariat du Tourisme et aux Frères Haine de Bruxelles manquait au florilège de cette ville, il nous apporte une vue nouvelle et inattendue sur un aspect peu connu de la vieille cité et de ses habitants.

LE FOLKLORE BRABANÇON

Vient de paraître le n° 136 du « *Folklore Brabançon* » 4^e numéro de la nouvelle série. Prix : 35 francs.

En voici le copieux et très intéressant sommaire :

La Joyeuse Entrée de Brabant par Emile Lousse.

Esquisse d'une monographie de la Commune d'Evere par M.E.G. Dessart.

Un précurseur en affaires. Le Comte Charles de Proli par G. Guyot de Mishaegen.

Délicieux Brabant par Jean Copin.

Où il est question de la célèbre « *Garde Civique* » par Yvonne du Jacquier.

Un mort récalcitrant par Em. Gryson.

Léau, Perle du Brabant par le Comte J. de Borchgrave d'Altena.

Folklore et légendes de Tirlemont par Paul Dewalhens.

La seigneurie de Thines-lez-Nivelles par Camille Helson.

Essai d'un aperçu historique de Clabecq par Léon Lauwers.

L'INSTALLATION DU SYNDICAT D'INITIATIVE DE SCHAERBEEK

Samedi 21 décembre 1957 a eu lieu, dans les salons de la Maison des Arts, la séance académique d'installation du Syndicat d'initiative et de tourisme de Schaerbeek, présidé par M. Jacques Michel, sous le patronage de l'administration communale.

M. Jacques Michel a tout d'abord fait connaître les raisons de la fondation de ce nouvel organisme : arriver à attirer l'étranger en favorisant notamment certaines activités sur le territoire de la commune, puis à développer le programme à réaliser.

ABONNEMENTS A L'EXPO '58

La Fédération Touristique avise ses membres qu'il est encore temps de souscrire un abonnement à l'Exposition aux conditions annoncées précédemment. Aucune suite ne peut être donnée aux demandes qui ne sont pas accompagnées du versement de la somme requise. Les personnes qui ont déjà introduit une demande sont donc priées de faire le versement adéquat au plus tôt.

M. Blum, bourgmestre, a salué l'initiative prise et l'a assuré de son appui moral.

MM. Pourtois, représentant M. Rey, ministre des Affaires économiques et Binot, directeur au Commissariat au Tourisme, ont ensuite suggéré la coordination des efforts du groupement de Schaerbeek avec d'autres communes pour former un syndicat d'initiative de l'agglomération bruxelloise.

Pour terminer, M. Courtin, directeur de la Chorale des invalides (accompagné au piano par M^{me} Stukens) a chanté notamment « *Vision fugitive...* » et le « *Credo du Paysan* ».

La Fédération Touristique du Brabant qui s'était fait représenter à cette séance d'installation forme des vœux pour la parfaite réussite de l'œuvre entreprise et souhaite que le S. I. de Schaerbeek connaisse un développement rapide et un succès complet.

BEAU PAYS DE LIEGE

Qui veut connaître la province de Liège, doit posséder et consulter le bel ouvrage de René Pouret et Georges Remy « *Beau Pays de Liège* » édité par la Fédération du Tourisme de la Province de Liège.

A lire AVANT, pour la préparation d'un voyage ou d'une excursion. A feuilleter APRES, pour un souvenir durable et précis. Quatre-vingt-sept pages de texte et cent cinquante-huit photos en pleine page.

HERALDIQUE ET SIGILLOGRAPHIE DES COMMUNES BELGES

(Dans « *Crédit Communal de Belgique* », juill.-oct. 1954.)

LES FEUILLES

Les feuilles de nœuphar ou de tilleul sont le plus souvent posées par trois. Il en est de ce meuble héraldique comme de la quintefeuille qui prend des noms différents selon les besoins des armoiries parlantes (1); ou les blasonne tantôt « nœuphar » ou « feuille de lac » — comme dans les armes des van der Meer, des Saint-Géry (île dans Bruxelles) — ou « cœur » — comme dans l'écu du célèbre financier Jacques Cœur — ou encore « tilleul » — comme dans le blason des van der Linden.

CLABECQ

Le nom de Clabecq apparaît d'abord sous la forme plus flamande de Glabbeek (1183), orthographe qui s'est romanisée pour devenir Clabbeek en 1582 et enfin Clabecq.

Deux seigneuries se partageaient autrefois ce village. L'une d'elles appartenait au chapitre de Nivelles; l'autre fut longtemps possédée par une famille qui en porta le nom.

On cite, en 1183, parmi les chevaliers qui accompagnèrent le duc Godefroid III en Palestine, Frizo de Glabbeek. La seigneurie proprement dite de Clabecq passa ensuite à une branche de la famille Cottereau. Philippe de Cottereau s'allia à Anne de Riffart d'Ittre. Clabecq entra ultérieurement en possession de Pierre de Flodorp qui laissa une postérité nombreuse au nom de laquelle on releva Clabecq le 20 mars 1738. Le domaine passa ensuite par alliance aux Sayve.

Un sceau échevinal de Clabecq de la fin du XVI^e siècle porte un écu à un chevron chargé d'un écusson à trois fasces et accompagné de trois coqs, c'est-à-dire les armes des Cottereau.

(1) J. Th. de Raadt : *Sceaux et Armoiries des Pays-Bas*, tome I, p. 133.

Un sceau scabinal de 1739 porte l'écu d'azur à trois feuilles de nœuphar d'argent des Flodorp, armoiries dont la possession a été reconnue à la commune de Clabecq le 20 mars 1924.

WAVRE

Wavre fut érigée en ville franche par la charte du 23 avril 1222 de Henri I^{er} de Brabant. Les privilèges wavriens furent confirmés en 1293 par le duc Jean I^{er} qui acquit les droits du seigneur local, laissant toutefois à celui-ci la perception de certains cens seigneuriaux. Jean II de Brabant, voulant doter un de ses frères illégitimes, Jean Meeuwe, lui fit donation des terres de Wavre et de Dongelberg. En 1312, Wavre envoya un délégué à l'Assemblée de Cortenberg qui confirma les villes brabançonnaises dans leurs libertés et privilèges et ses députés comparurent à l'assemblée des États de Brabant qui se tint à l'hôtel de ville de Bruxelles en 1420. Wavre avait acquis à cette époque une remarquable splendeur. Sa chapelle de Basse-Wavre et ses foires et marchés attiraient un grand nombre de marchands et Grammaye appelle Wavre « le bourg le plus remarquable du Brabant wallon ».

Wavre fut à de multiples reprises ravagée par les guerres : pillée en 1489 par le duc de Saxe, en 1507 et en 1542 par les Gueldrois, en 1586 et en 1594 par les Espagnols, ravagée plus tard par les Hollandais et les troupes de Louis XIV, elle subit de graves dégâts en 1914 et en 1940.

De grands incendies la dévastèrent aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles et la peste y sévit en 1605 et en 1629.

Le premier seigneur de Wavre aurait été, d'après Le Roy, un fils du duc Godefroid I^{er}. D'après Tarlier et Wauters, ce serait une dame Ave de Wavre qui, avec ses trois fils, Siger, Godefroid et Synagogus, vendit en 1125 à l'abbaye de Forêt un alleu situé à Woluwe. Le nom de Wavre a été porté par de nombreux seigneurs féodaux tels que Baudouin (1197), Henri (1211), Siger (1270) et Jean (1273) qui est sans doute le Jean van de Walle de Wavre qui périt dans l'expédition

de Philippe le Hardi contre l'Arabe. La terre de Wavre passa dans la maison de Spontin par le mariage, vers 1381, de Marguerite, dame de Wavre, avec Guillaume de Spontin. Elle fut vendue en 1501 (1) à Guillaume de Croy puis à Jean de Glymes; héritée ensuite par Marguerite de Mérode, elle échut à Ernestine de Witthem qui en transmit la propriété à sa fille, la duchesse de Lorraine. Charles-Henri de Lorraine vendit Wavre, en 1715, à François d'Ansillon, bourgmestre de Bruxelles, dont les fils la cédèrent à Joseph de Looz-Corswarem. Ce dernier seigneur, qui avait été élevé au rang de duc, appliqua son nouveau titre au domaine qui devint ainsi le duché de Wavre (2).

En 1792, le duc Charles de Looz-Corswarem légua ses biens — dont la terre de Wavre et ses dépendances — au comte Guillaume de Niel dont le patrimoine fut mis sous séquestre lors de l'invasion française (3).

Les sceaux de Siger (1218), de Jean (1273) nous prouvent que la première famille de Wavre portait trois feuilles de nœuphar. Elle était sans doute apparentée aux sires de Saint-Géry qui avaient le même emblème symbolisant probablement les marais entourant l'île de Saint-Géry, berceau de Bruxelles (4). La seconde maison de Wavre, issue du bâtard de Jean I^{er} portait le lion de Brabant brisé d'une cotice de gueules.

Un sceau de la ville de Wavre, selon un acte de 1273, portait deux feuilles de nœuphar et deux fleurs de lis. En 1696, le « sigillum de Wavria » était à trois feuilles de nœuphar.

L'Arrêté royal du 30 décembre 1841 blasonne ainsi les armoiries de la ville de Wavre : d'argent à trois feuilles de lac de sinople, l'écu timbré d'une couronne d'or.

(A suivre)

(1) F. De Jaer : *Histoire de la ville et de la commune de Wavre*, p. 34.

(2) Tarlier et Wauters.

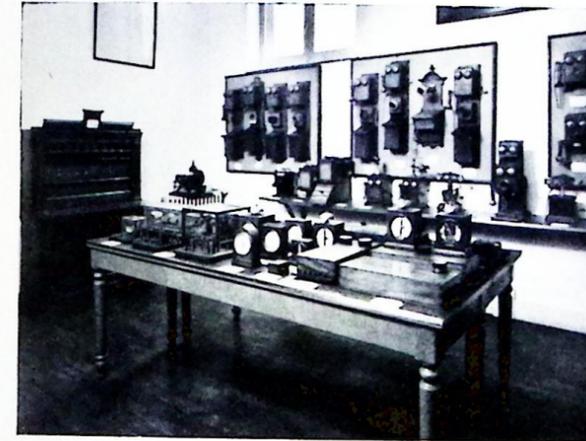
(3) De Jaer, p. 46.

(4) F. Collon : *Armorial de Wavre et environs*, p. 170.

MUSEE POSTAL

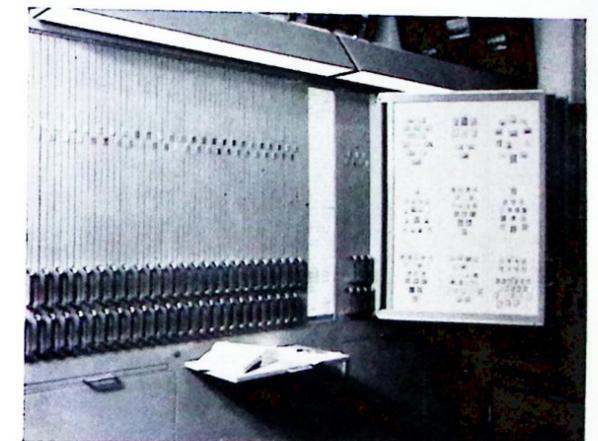
AVENUE ROGIER, 162, BRUXELLES

Ouvert : Mardi, jeudi, samedi et premier dimanche du mois de 11 à 12 heures et de 14 à 16 heures



Collection d'appareils de télégraphes et téléphones.

(Photo Musée Postal)



Installation spéciale pour présenter les collections de timbres-poste.

(Photo Musée Postal)

Fédération Touristique de la Province de Brabant

A.S.B.L.

Rue du Lombard, 79-83, Bruxelles — Téléphone 12.39.01 — C. Ch. Post. 3857.76
Bureaux ouverts de 9 à 17 heures — Bureau de renseignements — Bibliothèque

Faites-vous membre !

COTISATION : 25 FRANCS MINIMUM - AVEC ABONNEMENT : 50 FRANCS MINIMUM

SOMMAIRE

L'Abbaye de la Cambre	Suzanne Janson-Jottrand
Fastes et Splendeurs de la Cambre	Joseph Delmelle
Le Musée de la Voiture	Pierre Giraud
Midis du Tourisme	L. P.

Expo 58. — Le Pavillon du Génie Civil
Excursions — Visites — Itinéraires — Contacts

Les textes publiés n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

NOUVELLE SERIE N° 46 (106).

Cliché de la couverture : *le Moulin à vent de Saintes* (photo R. Kayaert — C.G.T.).



Jacqueline de Castre — Tableau de P. P. Rubens.

(Copyright A.C.L.)

MUSEE D'ART ANCIEN

RUE DE LA REGENCE, 3, BRUXELLES

OUVERT DE 10 A 16 HEURES, LE SAMEDI EXCEPTÉ